

MA SAISON DE L'O.M.

Un citoyen olympien anonyme

Un citoyen olympien anonyme

Ma saison de l'O.M.

© Un citoyen olympien anonyme, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4384-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Des livres j'en ai lus beaucoup. De tous styles, De toutes formes. Des décennies de curieuses lectures. Pourtant parmi les quelques élus qui restent ancrés en moi, ce livre est là. Ce livre qui ne payait pas de mine, délaissé, presque oublié sur ce rayonnage de la Médiathèque municipale de ma post-adolescence. Je sais pour quelle raison je l'ai saisi. Il parlait de foot. De foot italien. Je sais que j'ai adoré l'expérience de lecture qu'il m'a offerte. J'ignore pour quelles raisons vingt ans plus tard, alors que j'en ai oublié les détails comme les grandes lignes, le ressenti de cette expérience de lecteur se balade encore toute juvénile et joyeuse en moi. Accompagne encore mon corps, mon esprit, mes sourires.

Alors, en témoignage d'estime et de considération au « *Une saison de Vérone* » de Tim PARKS, j'ai commis l'ouvrage qui suit. Bien que la filiation émotionnelle soit assumée, je n'en propose pas le calque appliqué à un autre club. Il s'avère que cette expérience d'écriture tout au long d'une saison d'un unique club répondait à une viscérale nécessité qu'il était urgent d'expulser et mettre sur le papier. Je l'ai vécue et confectionnée à ma manière. Les émotions et réflexions qui suivent sont celles saisies sur le vif. Étape après étape. De pic en creux. La rédaction définitive exclut toute modification de la sincérité de l'instant.

Bonne lecture !

Chapitre 1

Juillet 2022 – Trêve estivale pour les joueurs après la juste récompense obtenue à la dernière minute de la saison 2021/2022. La préparation de la saison 2022-2023 a démarré depuis quelques jours. Certains d'entre nous se montrent déjà d'une impatience inquiète, et le font savoir. Comment est-ce possible ?

Souvent je me couche de malheur. Très souvent. Trop souvent pour mon petit cœur. Un supporter ne connaît pas la mesure. Un score de parité est une défaite. Une défaite est un drame. La potentialité du drame est récurrente au rythme d'un match nouveau tous les trois jours pendant une dizaine de mois. À la fois un sprint et un marathon émotionnels. La fatigue et l'intégrité émotionnelles du supporter ne sont jamais un sujet. Pourtant, supporter en voie de vieillissement, je ressens une saturation de ce yo-yo des sens, de l'attente jusqu'au résultat. À peine entériné, il faut basculer sur la prochaine attente. Un cycle sans fin. Ou presque.

Il ne s'interrompt qu'au moment des trêves. Une période, trop courte en hiver, plus longue en été. Hachées par les rumeurs. Ces périodes avaient fini par devenir mes périodes préférées d'une saison footballistique. Pendant quelques jours mes rêves en suspens redescendent en douceur pour venir cueillir leur repos mérité sur la paisible plaine de l'interruption des compétitions. Les décideurs sont sur le point de me priver de ce moment de calme déjà trop abrégé durant les fêtes de fin d'année. Ils tiennent jamais compte de la santé des joueurs lorsqu'ils décident de prolonger et accumuler les compétitions. Alors les états d'âme d'un anonyme supporter.

En cette intersaison 2022 je retarde mon entrée et mon investissement dans la nouvelle saison. Je laisse de côté les premières rencontres de préparation. J'ai enfin intégré qu'il ne s'agit que de préparer les échéances qui compteront. Mon cœur n'a pas encore récupéré de la folle saison 2021-2022. Avec les joueurs j'ai adhéré dès le départ à la démarche, à l'état d'esprit, au plan de jeu du coach Sampaoli ; avec eux j'ai retroussé mes manches à chaque match. De Bretagne

jusqu'en Azerbaïdjan, j'ai fait preuve de constance et d'abnégation. Malgré les désillusions et les injustices. Un soutien de combat pour un final détonnant et mérité, une explosion de joie d'une intensité que seul mon club peut m'offrir.

La vie d'un supporter est une mer agitée, démontée par des vagues menaçantes et grondantes. Elles engloutissent souvent les tripes de leur proie. Elles consentent de temps à autre à laisser percer deux ou trois fragiles rayons de soleil pour donner à nos horizons quelques couleurs vives. Une fois arrivé au terme de sa carrière, chaque supporter de foot devrait se poser afin de dresser le bilan. Je me rends compte que mon périple est une longue série continue de désillusions, entrecoupée, et c'est ce qui fait le sel de la chose, par de rares îlots d'accomplissements et de bonheurs.

Car au fond la compétition régulière domestique, le championnat, ne désigne qu'un unique vainqueur par an, dix-neuf perdants donc. À notre époque celui qui gagne est connu dès le mois d'août avant le démarrage de la compétition. Cette première place a fait l'objet d'une acquisition par des puits de dollars monarchiques et sanguinolents. Comme ont été acquis les palais plantés sur des places renommées.

Il s'agit d'une question morale avant tout. D'une question de légitimité et de légalité aussi. Il s'agit du point d'accélération de la descente aux enfers de ce sport. Depuis Havelange, l'unique boussole de ces décideurs corrompus, dépourvus du respect le plus élémentaire de la personne humaine, n'est que l'argent. Celui dont ils fourrent leurs poches dégueulantes. Celui qui les maintient sous les ors des palais. Ils ne sont pas acteurs du jeu. Ils sont les derniers par ordre d'utilité dans le fonctionnement de ce sport. Les acteurs pourraient sans souci s'en passer. Pourtant ils sont au centre de tout, ils décident de tout. Ils en veulent toujours plus au mépris de tout humanité et dignité. Chaque décision qu'ils imposent sur les formats des compétitions, sur les règles et leurs applications, sur les attributions d'organisations et de droits de diffusion tuent l'incertitude qui devrait être inhérente au sport.

Ce sport se meure, ils continuent de trinquer avec des bulles. Dans le silence, dans la complaisance donc, de l'environnement du football. Chaque tintement de coupettes entendu dans le confort douillet des salons de stades climatisés construits en plein désert, ne fait que confirmer le choix politique d'abdiquer sur

l'instauration d'une digue morale assise sur la norme établie qu'est la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Dans le monde hors-sol du football, cette norme juridique et éthique n'est pas une source d'inspiration pour l'action. Décideurs et suiveurs se distinguent par leur propension sans frein à accepter l'inacceptable, tolérer l'intolérable, cautionner la barbarie. Alors les décideurs, nationaux et internationaux, ne sont plus en droit et en légitimité d'exiger des gens, qui font tourner leur boutique en payant places, abonnements TV et produits dérivés, de se parer de vertus qu'ils ont eux-mêmes piétinées sans vergogne depuis longtemps.

Alors à quoi bon ? À quoi bon continuer à supporter tout cela ? Si les jeux sont faits d'avance, si c'est pénible pour le cœur, décevant pour l'esprit. Si nous sommes les dindons d'une grotesque farce. « Plus c'est gros, plus ça passe », pour être triviale, la formule est pertinente.

En faits, il s'avère que je suis avant tout en passion pour ma ville. Pour Marseille. Plus que tout. Plus que de football. Le constat est implacable.

J'y suis né voilà plus de quarante ans. J'en suis tombé amoureux sur l'instant. Le coup de foudre d'une vie.

Marseille a de particulier qu'elle parle au monde entier sans forcer sa nature. Il n'est pas nécessaire d'y être né pour l'aimer, pour se revendiquer marseillais. Pour porter haut et fier son blason à croix azur. On peut être comme ce maître d'hôtel rencontré en bordure du lac de Côme, ne jamais avoir mis les pieds dans cette ville, et la défendre comme certains Marseillais de naissance n'osent plus le faire que dans le silence de leur conscience.

Marseille est une personne. Une personne qui à l'aune de ses valeurs assume ses multiples vies. Quand elle omet de le faire, c'est à ceux qui l'aiment, qui lui veulent du bien de savoir trouver les mots. Elle ne sait entendre les critiques que lorsqu'elles viennent du cœur.

Marseille dresse la tête et bombe le torse car elle ressent que c'est ce dont ont besoin tous ceux sur qui elle veille. Il est impossible de trouver deux marseillais ou deux marseillaises identiques, ce qui n'empêche pas que Marseille se vit comme une odyssée collective. Nous sommes tous embarqués pour contribuer à ce qu'elle resplendisse, en tout temps en tous lieux, par ses hauts faits. En

abattant le travail d'un taureau, en développant la puissance d'un lion, les Marseillais de naissance, de passage, d'adoption, du lointain, portent le message au monde. Marseille pousse tous ses talents de ports en ports pour signifier que le monde peut compter sur sa contribution.

Cela aurait pu être par un autre sport que le football. Cela est déjà de manière concrète et effective par d'autres activités de l'esprit et de la création que notre Marseille brille. Le foot n'est qu'un vecteur. Cela aurait pu être un autre.

Pour l'heure, depuis plus d'un siècle l'ambassadeur de notre fierté constitutive est le jeu de football. Le Stade-Vélodrome (tout court !) son incarnation, la scène éloquente de l'exubérance. Des couleurs foisonnantes, des chants innovants, des inquiétudes débordantes, des croyances euphorisantes. Un cocktail étonnant pour une galerie d'art unique en son genre. Les plus croyants y poussent leur équipe à faire plus que ses capacités, au-delà de toutes considérations rationnelles. Y sont gravés dans la pelouse et le béton les instants d'éternité et de magie. Edmonde Charles-Roux a eu l'occasion d'écrire à ce propos : « *Pour reconnaître le bonheur il faut l'avoir un jour aperçu, même de loin.* » Le supporter de l'O.M. l'a vu de très près au premier, au deuxième et au troisième tiers du vingtième siècle. César raconterait sans doute à Marius que même au quatrième tiers du siècle les supporters de l'O.M. ont ressenti les vibrations d'une prolongation décisive, d'une finale qui approche, d'un trophée à portée de joie. Tous les amoureux de l'O.M., passés par cette Terre, tiennent entre leurs mains un bout de ce lien intemporel de l'émotion. Une ligne de vie que le premier d'entre nous, insouciant, a en 1899 transmis à son voisin, puis de mains en mains, de pères en fils, d'esprits sains à doux dingues, jusqu'à moi, jusqu'au suivant. Chacun nous nous agrippons à ce filin invincible comme pour grimper à l'intérieur du canot de sauvetage. Tous, ceux qui ne sont plus là, ceux qui ne sont pas encore, nous nous y tenons droit dans les tempêtes. Nous le brandissons haut. Nous crions, nous croyons plus fort.

Si un nouveau propriétaire, qui serait l'antithèse de cette aventure humaine, devait réussir à s'emparer des commandes du Club, je mettrais alors ma passion d'une vie entre parenthèses. Le temps que l'imposture serait amenée à durer. Un État propriétaire n'est pas ce que je souhaite à mon Club. À la seconde où une dictature monarchique deviendrait le bailleur de fonds, ce serait sans moi. Je ne leur donnerais ni mon intellect, ni mes émotions. Ils n'auraient ni mes

encouragements, ni mes applaudissements. Ni ma conscience, ni mes colères ne sauraient être étouffées par le déversement indécent et incessant de billets rouge-sang. Je ne détournerais le regard ni de leurs crimes, ni de leurs corruptions pour les étouffer, au profit de quelques jongles de plus par quelques divas dont je n'ai que faire.

J'ignore si je représente l'opinion dominante sur ce thème. Quelques sons de cloche me laissent caresser l'espoir que ce peut être le cas. Ce n'est pas parce qu'il n'a pas fallu plus de deux secondes à la corporation des journalistes pour se soumettre voilà plus d'une décennie qu'ils doivent faire croire, pour tenter de se rassurer sur ce qu'ils sont, que nous avons envie de nous soumettre comme eux. Nous ne sommes pas comme eux. Nous ne sommes pas envieux de ce qu'ils s'infligent. De se mentir à eux-mêmes pour essayer de se persuader qu'ils n'ont pas vendu leurs âmes au diable. Oui vous l'avez fait. Votre conscience et votre insouciance se sont faits la belle. Au lieu de rechercher sur les « réseaux sociaux » de potentiels candidats olympiens à votre naufrage, vous devriez vous faire tout petit. Les forums ne sont pas représentatifs des opinions. En 1842 Victor Hugo eu cette sentence : « *Le sentiment et la pensée, c'est tout l'homme civilisé.* » Accablantes sont les preuves de vos renoncements à l'être.

Je me souviens de la spontanéité, du déséquilibre, du geste inattendu. Je me souviens du spectacle, de la joie. Je me souviens des artistes...

Chapitre 2

Fin juillet 2022 – La préparation de la saison touche à sa fin, la compétition reprend dans quelques jours. Rien n'est joué. C'est une évidence. Pourtant les scénarii du pire sont déjà ficelés par certains d'entre nous. La rencontre de préparation de ce soir au Vélodrome, perdue face au Milan A.C. va leur donner de quoi étoffer leurs sinistres prédictions.

Qui sont les « supporters » ? Dès les premières pages de ce récit je fais comme tout le monde, des généralités. Pour désigner les réalités qu'on charge au terme « supporter » de recouvrir, nous avons recours à une série de mots toujours plus mal définis qui réduisent les champs d'analyses. Insatisfait, j'utilise tout à tour « les supporters », « le supporter », « les amoureux ». Y passeront à coup sûr « les fans », « les passionnés ». Ne vous faites pas d'illusions vous n'échapperez pas aux « inconditionnels » et aux « fidèles ». J'espère réussir à vous épargner le cliché du « fada ». Ces alternatives ont une raison d'être évidente, éviter trop d'inconfortables répétitions. Elles ont une vertu, confirmer que ce terme de « supporter » est bien laid à l'oreille et à l'œil. Elles ont un mérite, nous révéler l'inconfort de son un usage intensif jusqu'à l'indigestion, sans interroger ce concept approximatif.

Mais elles ont un vice constitutif, elles sont défectueuses. Incapable d'épouser les contours précis de cette masse sociale et sociologique, sans début ni fin, sans ligne directrice ni structure. Comment parler, sans verser dans les stéréotypes par nature vide de sens, de ce qui n'est ni un ni indivisible ?

Peut-être en racontant sa propre expérience. Singulière. Une parmi d'autres. Une perdue anonyme dans des foules de millions d'autres. Une, pas meilleure que les autres mais qui revendique d'exister.